

et la question linguistique

l'arabe algérien n'est pas une langue, disent-ils, c'est de la pathologie, une tchekchouka linguistique, un dialecte inférieur...

Le tamazight, c'est du baragouin... piétinant par là même les principes élémentaires des enseignements des théories linguistiques les plus en vue.

Des pseudo-intellectuels algériens insultent leur peuple en disqualifiant ses langues maternelles (l'arabe algérien et tamazight) et certains politiques, autoproclamés nationalistes incultes, ne se rendent pas compte qu'en méprisant la langue du peuple algérien (l'algérien), ils déniaient ipso facto à ce peuple sa qualité de peuple justement, car sans une langue commune, il n'en serait pas un ! Mais si cette langue maternelle relève du pathologique, alors le peuple qui la parle est-il lui-aussi malade ? Ou que c'est le regard de ces pseudo-intellectuels qui est voilé par des lunettes déformantes !

Dans leur désir de conformer la réalité socioculturelle et linguistique à la définition identitaire fantomatique soulignée plus haut, les pouvoirs publics algériens avaient initié une politique linguistique d'arabisation dès les années soixante-dix qui visait, au plan des buts déclarés, à rendre l'Algérien monolingue, parlant l'arabe scolaire uniquement dans un désir d'effacement rapide du français et des variétés de tamazight.

Ce sont là les sources du conflit sociolinguistique qui est plus profond que ne le laisse apparaître l'aspect linguistique. C'est le projet de société qui est en jeu et l'enjeu : un peuple fier de son histoire, de sa géographie, de ses langues et qui est sujet de sa destinée ou un peuple veule qui s'accroche aux identités des autres quand bien même ces derniers n'en veulent pas.

Le citoyen algérien maîtrise bien l'algérien. C'est sa langue de l'affect et de la communication intensive à l'échelle du Maghreb. Mais les pou-

voirs publics ne le confortent toujours pas dans son algérianité culturelle et linguistique.

La politique éducative, universitaire et culturelle ont été jusque-là un véritable échec et sont responsables du chaos linguistique, et c'est bien là la raison de la nécessaire mise à plat de

Le rejet de la langue française par une mouvance idéologique pour avoir été supposément la langue du colonisateur est un simple faux-fuyant. Car cette langue fut non seulement un butin de guerre mais plus, celle du combat libérateur aussi où l'essentiel de ses dirigeants étaient francophones et les textes de la révolution rédigés en cette langue. Mieux, elle était aussi celle des Français amis de l'Algérie qui ont combattu le colonialisme aux côtés de leurs compagnons d'armes algériens.

la politique linguistique dans ces secteurs. C'est ce qui est pris en compte dans la réforme éducative projetée depuis fin 2015 et qui a soulevé tous ces débats enflammés.

La raison voudrait que les Algériens reconsidèrent le marché linguistique, actuellement perturbé par l'interventionnisme irrationnel de l'administration, et redonnent de la valeur à leur plurilinguisme qui est bien loin d'être une malédiction, mais véritablement une opportunité.

Ceci rendra les Algériens plus sereins dans leur expression, dans leur pensée et dans leur être.

La langue de la science et de l'universalité en Algérie, c'est bien immédiatement le français et dans un second degré, l'arabe scolaire.

La langue française a un ancrage sociétal historique remontant à près de deux siècles.

Elle dispose, en tant que langue internationale de production et de diffusion du savoir, d'une grande capacité de couverture des sciences et de la technique.

Voir, pour comparaison, combien de journaux, combien de télévisions, combien de médias, combien de radios, combien de titres dans une bibliographie... sont-ils disponibles en langue anglaise en Algérie et combien en français pour se rendre compte de la réalité de cet ancrage sociétal. Il ne

suffit pas de proclamer l'utilisation d'une langue pour que celle-ci s'utilise par magie !

La langue anglaise n'a pas pour l'instant un ancrage sociétal pour concurrencer sérieusement le français en la matière en dépit de sa relative puissance mondiale, talonnée de près par l'espagnol.

Il faudrait, pour qu'elle rattrape la diffusion sociale du français, au moins une cinquantaine d'années.

Mais ceci n'empêche pas que son enseignement soit fait chez nous.

Que des chercheurs produisent en cette langue n'est pas du tout rejeté, loin de là. Par ailleurs, l'anglais fut la langue du colonisateur britannique des pays du Moyen-Orient.

Et quand ces derniers l'adoptent pour booster leur économie et leurs universités, ils le font sans complexe du fait de l'ancrage de cette langue dans leurs sociétés. L'expression psychotique de «langue de la colonisation» n'apparaît nulle part chez eux et ils ouvrent des lycées et des universités qui travaillent dans cette langue

ou sont carrément anglaises ou américaines et même françaises.

Le rejet de la langue française par une mouvance idéologique pour avoir été supposément la langue du colonisateur est un simple faux-fuyant.

Car cette langue fut non seulement un butin de guerre mais plus, celle du combat libérateur aussi où l'essentiel de ses dirigeants étaient francophones et les textes de la révolution rédigés en cette langue. Mieux, elle était aussi celle des Français amis de l'Algérie qui ont combattu le colonialisme aux côtés de leurs compagnons d'armes algériens.

Les langues du quotidien et de l'identité algérienne autochtone, ce sont bien l'arabe algérien et les variétés de tamazight. Leur évolution vers un autre domaine d'utilisation demeure ouverte.

C'est en récupérant son identité historique, linguistique et culturelle, à travers les réformes de l'éducation, de la culture, de la recherche scientifique et des médias que la nation algérienne, redevenue acteur décomplexé de sa destinée, pourra effectivement se dresser face aux autres nations et coopérer avec elles d'égal à égal, sans complexe.

La sortie du malaise linguistique et de l'aliénation culturelle exige la mise en place d'un Etat légitime fondé sur l'algérianité, la citoyenneté active et une démocratie réelle avec une Constitution appliquée. Ceci exige à son tour la réécriture du mythe national algérien en partant de son histoire et de sa culture, car nos ancêtres comme nos racines sont en Afrique du Nord et non pas en Asie avec tout le respect qui est dû aux peuples d'Asie et leurs symboles et qu'on partage parfois. S'occuper des racines est certes nécessaire, mais s'intéresser aux branches, comme dit l'écrivain, est vital. C'est cela qui aura pour conséquence logique de mettre en synergie les forces diverses du pays.

A. D.

Je suis une conscience

Je suis une conscience ! Je pense sans trop y croire que je possède une quelconque vérité.

Je suis une conscience qui pense en berbère, en arabe et en français.

Je tente sans cesse de laisser s'exprimer mon libre arbitre, loin des contraintes que la société ou un dogme sévère voudraient m'imposer.

Me faudra-t-il me faire l'interprète des philosophes qui ont marqué toutes les époques depuis l'antiquité et aujourd'hui pouvoir choisir entre la science et la conscience ?

Science et conscience sont liées pour nous permettre de nous propulser dans «ce» temps qui nous échappe et parfois nous fait retourner à notre condition primitive.

Le temps a-t-il été «inventé» par l'homme pour satisfaire un besoin d'éternité ?

Ce temps dont nous ne semblons avoir conscience que lorsque nous sommes à l'orée de notre mort nous paraît ne jamais finir car nous pensons être immortels. Nous savons que nous allons mourir «un jour».

Cependant, nous n'en avons pas conscience car cela nous rendrait fou, nous qui passons notre temps à croire à notre arrogante supériorité qui nous différencie de l'animal.

Est-ce là et uniquement là que réside la différence entre moi et l'animal.

Certains bien-pensants disent que l'humain est supérieur à l'animal, car l'humain pense.

Mais si la croyance recouvre tout et occulte la pensée, l'humain continue-t-il à penser ?

Je suis une conscience qui sait ce qu'est le bien et le mal, le juste et l'injuste, le droit et l'interdit, le licite et l'illicite, le tabou et le permis, le saint et le profane.

Je suis une conscience qui donne la vie et s'interdit de donner la mort.

Une conscience vivante qui cherche à comprendre le sens ésotérique que la science ne parvient pas à résoudre.

Science indolente, insolente qui prétend posséder le savoir.

Conscience aveugle qui se laisse, avec délectation, prendre au piège de sa propre suffisance.

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, nous dit Rabelais qui évoque ainsi une autre dimension de l'être : l'âme.

Que dire de «cette» âme qui, tel un nuage fragile, disparaît de notre conscient et réapparaît comme une étincelle qui fait disjoncter tout ce que nous croyons savoir ?

Je suis une conscience qui chemine sur la route de la vie pour atteindre, peut-être, l'au-delà de limites invisibles.

Je suis une conscience qui dans un souffle vital aspire à la paix.

La guerre n'est pas faite pour l'Être conscient.

Je suis une conscience qui me fait comprendre le plaisir de partager les joies et les peines. Une conscience polyglotte qui ne nécessite que le langage du cœur pour se faire comprendre. Conscience de l'Autre. De moi. De nous qui vivons ensemble. Conscience de l'Être et du néant.

Je suis une conscience vivante qui n'attend pas de mourir pour vivre. Prenons conscience de ce que nous sommes.

Par Aziz Farès



N'attendons pas d'être inconscients pour croire que nous allons nous réveiller.

Croire ou penser. Pensez-vous que l'on peut croire et croire que Nous pensons ?

A. F.

azizfareslesoir@gmail.com